LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMERO 5 CENTIMES

SEPTIEME ANNÉE — N° 8

MARDI 8 JANVIER 1901

ABONNEMENTS	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

APRÈS LA TRÊVE

La période trop courte que chaque an nouveau nous apporte et qu'on dénomme « la trêve des confiseurs » — probablement parce qu'alors, tout le monde est sucre et miel — va prendre fin par la rentrée du Parlement.

C'est demain, mardi, que les langues, comme les chassepots de Mac-Mahon, partiront toutes seules.

La grosse première bataille du siècle aura lieu à la Chambre, — du moins tous les journaux l'annoncent.

Avec la rentrée de janvier, les sénateurs et les députés procèdent au renouvellement de leur bureau.

Au Sénat, on ne prévoit pas de complications. M. Fallières sera maintenu dans ses fonctions.

A la Chambre, M. Deschanel sera vivement combattu, tous les groupes de gauche ayant décidé de lui opposer M. Brisson comme concurrent.

Une campagne active est déjà menée des deux côtés.

Nationalistes, réactionnaires et cléricaux marcheront comme un seul homme pour M. Deschanel. Ils seront secondés des mélinistes.

La *Croix* de Paris, qui tient beaucoup à M. Deschanel — pourquoi ? sinon parce qu'il sert les intérêts de l'opposition dont elle est l'un des organes officiels — la *Croix* émet l'espoir que le président sortant sera réélu « si tous les députés qui apprécient *l'impartialité avec laquelle M. Deschanel dirige les débats* sont présents à leur poste ». mais, au fond, elle n'est pas plus rassurée que cela sur le sort de son homme-lige

En effet, la feuille assomptionniste dénonce des moyens qu'elle qualifie de « tortueux » que les républicains de tous les partis auraient décidé d'employer pour que le vote, au lieu d'être *secret* fut *public* et elle met ses amis en garde contre les manœuvres des « troupes brissonniennes. »

Si la *Croix* est si ardente à défendre M. Deschanel, ce nous serait une raison pour le combattre, à défaut d'autres motifs. Mais ce ne sont pas les raisons qui nous manquent et il n'en est pas de plus décisives que celles-ci : M. Deschanel est au-dessous de sa tâche et il n'est pas républicain.

Depuis que M. Deschanel trône au Palais-Bourbon, il a indisposé tous les républicains par ses flagorneries « hors séances » et par ses duretés excessives et partiales en séances.

Avec lui, tout est permis à la droite et au centre. Un Lasies peut impunément — ou presque — saliver à bouche-que-veux-tu contre le Gouvernement de la République ; mais si, par contre, un membre de la majorité se permet d'élever la voix pour rappeler à la pudeur un Méline, par exemple, il voit aussitôt fondre sur lui toutes les foudres du règlement, à moins qu'il ne se fasse, sur un froncement des sourcils présidentiels, auditeur docile et repentant.

Mais ce n'est encore là que demi-mal. M. Deschanel n'est pas seulement au regard des républicains et des socialistes, un pion hargneux et vindicatif, il complote aussi avec les ennemis avérés de la République.

Il est de notoriété que les portes de la présidence sont toujours large ouvertes aux nationalistes, aux mélinistes et aux cléricaux et seulement entrebâillées de loin en loin, pour les députés de la majorité.

Grisé par son élévation fortuite et rapide à des fonctions dont ses affinités, ses opinions, ses compromissions anciennes auraient dû le faire écarter, il a pu se croire le « premier » dans la République et ne voir en M. Loubet qu'un vulgaire chauffe-lit.

Il est temps de lui notifier qu'il n'est pas l'homme nécessaire et nous espérons que la Chambre le lui dira en élisant M. Brisson à son lieu et place.

M. Brisson a, sur M. Deschanel, l'avantage d'une longue carrière au service de la démocratie, — s'il a, comme M. Deschanel, la main trop souvent lourde pour les socialistes.

Il n'est pas, d'ailleurs, à la Chambre un homme politique plus redouté des partis de droite auxquels il en impose malgré tout, par la dignité et l'unité de sa vie et sa connaissance parfaite du monde parlementaire.

Alors que des lois essentielles pour le devenir de la République vont être appelées en discussion, il est nécessaire que les débats soient dirigés par un démocrate convaincu et non point par un équilibriste de la corde politique.

Aussi, les députés socialistes que ces sortes de compétition laissent d'ordinaire indifférents, voteront-ils, mardi, pour M. Brisson et celui-ci sera élu si, dédaigneux des menaces de la réaction, sourds à des sollicitations intéressées, les groupes de gauche obtiennent que le scrutin soit public, ou tout au moins qu'il ne soit pas faussé. La trêve des confiseurs sera dès lors couronnée par une victoire républicaine.

L'année et le siècle politiques ainsi commencés nous feraient espérer beaucoup, car il n'est pas de petit succès qui ne compte pour une démocratie en mal de transformation sociale et ce serait un succès marquant que d'enlever la direction des débats parlementaires au champion des privilèges capitalistes, au protégé de la *Croix*.

G. SIAUVE-EVAUSY.

Echos & Nouvelles

D'ordinaire, on n'envoie aux colonies que les bâtiments un peu vieillots. Pour une fois, on a rompu avec l'usage, et le *Redoutable* vient de faire, dans une épreuve de fond, les navires réputés les plus rapides.

Ce cuirassé a effectué un trajet de 5,000 lieues à la vitesse constante de 11 nœuds et demi, sans avaries.

Il a pu donner régulièrement 48 tours de son hélice par minute et faire ainsi la plus longue course qu'ait jamais accomplie un bâtiment aussi considérable.

Nous n'avons plus rien à envier aux Anglais.. que leur marine, diraient les pessimistes. En tout cas, c'est là un superbe record qui méritait d'être signalé.

—o—

On a de lamentables nouvelles de la santé du roi Othon II de Bavière, ce malheureux aliéné qui a pour résidence... forcée le château de Puerstenried.

Sa folie prend, depuis quelques jours, un caractère inquiétant. En proie aux plus fantastiques hallucinations, il a perdu tout à fait la possibilité de marcher.

Ce phénomène est classé en aliénisme. La faculté qui fait maintenant défaut au « roi » s'a pelle l'image du mouvement. Otton a la terreur de porter le pied en avant, et se réduit ainsi à l'immobilité complète.

Il mange encore, mais ne pourra ainsi que traîner quelque temps une existence condamnée.

—o—

Un voyageur a-t-il le droit, lorsqu'un coup de vent enlève brusquement son chapeau à la portière d'un wagon, de faire arrêter le train pour aller ramasser sa coiffure.

Telle était la question qui se trouvait soumise au tribunal correctionnel de Montpellier et que celui-ci a résolue par la négative en condamnant à du frais d'amende un mécanicien de la flotte, Pierre Raoul, qui, pour rentrer en possession de son béret et du billet de chemin de fer mis dans la coiffe, avait tiré la sonnette d'alarme.

Le tribunal a déclaré que la perte de la coiffure, celle-ci fût elle militaire et contînt-elle un billet, n'était pas un accident.

Avis aux voyageurs.

CHRONIQUE

UNE VOCATION

Je connais deux bons bourgeois retirés qui élèvent leur fils unique avec le plus grand soin. Bien qu'il soit encore très jeune, ils s'occupent déjà de l'avenir ; le choix d'une carrière n'est pas chose facile.

Toute la journée, ils en causent, ils forment des projets.

Dernièrement, ils passaient en revue toutes les professions pour la centième fois.

— Moi, dit le père, je le verrais sans effroi embrasser la carrière militaire.

Officier, cela est très distingué. Il y a de l'avenir ; il pourrait monter en grade, devenir colonel, général.

— Lui faire embrasser la carrière militaire, jamais ! s'écria la mère, c'est trop pénible ; je préfère autre chose.

— Songe qu'il portera l'uniforme ; cela est flatteur pour des parents.

— Sans doute, il aurait bonne mine sous l'uniforme, mais il courrait trop de dangers.

— C'est une position des plus honorables.

— Je ne dis pas le contraire, mais je ne serais jamais tranquille ; au moindre bruit de guerre, je perdrais la tête. Je le vois déjà mourant, loin de nous.

— Mourir pour la patrie est le sort le plus digne d'envie. Il n'est rien de plus glorieux.

— La gloire est un bien passager.

— La gloire est immortelle.

— Soit ; pour une mere, la gloire consiste à conserver son enfant.

— Mets-le dans un bocal, alors.

— Parlons sérieusement. Il y a d'autres professions que celle des armes. J'aimerais une situation tranquille, où il serait assis.

— Rond de cuir dans une administration.

— Oh ! non, le pauvre.

— Savetier, il sera assis toute la journée.

— Je voudrais une position stable qui nous permettrait de ne pas le quitter ; notaire, par exemple.

— C'est cela, pour qu'il file à l'étranger !

— Tous les notaires ne lèvent pas le pied.

— Il y a d'honnêtes gens dans toutes les professions, dit le père. Je désirerais lui voir choisir une carrière libérale ; la médecine me sourirait assez.

— Il pourrait nous soigner plus tard. C'est encore un métier trop dangereux.

— Il faudra le mettre dans du coton.

— Il serait exposé à contracter des maladies ; il y a tant de microbes à présent, tous les jours on en découvre de nouveaux.

— Encore une invention moderne.

— Il pourrait étudier pour être avocat, magistrat, reprit la mère ; il ne se fatiguerait pas.

Je suis sûre que la robe lui irait très bien.

— Je ne m'oppose pas à ce qu'il fasse son droit ; cela mène à tout. Un avocat est capable de tout ; il peut prétendre aux plus hauts emplois : préfet, député, ministre, président de la République.

— Il pourrait un jour devenir roi, dit la mère.

— Roi dans une république ! s'écria le père en haussant les épaules. Non ! laisse-moi me tordre ! Cela ne se serait jamais vu ! Tu ne sais pas ce que tu dis. Que les femmes sont bornées ! Quand je pense qu'il y a des citoyens qui voudraient les émanciper.

— Est-ce que je sais, moi ? je n'y connais rien.

— Je te l'ai déjà dit cent fois : un roi dans une république serait un non sens. Ce sera joli quand les femmes pourront voter !

— Mettons que je n'ai rien dit. Après tout, l'enfant pourrait faire comme nous, entrer dans le commerce.

— Droguiste, jamais ! s'écria le père.

— Pourquoi pas ? Nos parents ont fait fortune dans la droguerie.

— Il sera officier.

— Je te dis que non ; je m'y oppose.

— Et moi je te dis que si !

Aucun des deux époux ne voulait démordre de son idée.

— A quoi bon nous chamailler, dit le père, il y a un moyen bien simple de nous mettre d'accord : consultons l'enfant.

— C'est une idée, approuva la mère. Viens ici.

Charles s'avança, retira deux doigts perdus dans son nez.

— Nous avons à te parler sérieusement, mon enfant, dit la mère.

— Il s'agit de ton avenir, reprit le père ; tu vas nous faire connaître tes préférences. Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ?

L'enfant réfléchit longuement.

— Rien, dit-il.

— On ne peut pas vivre sans rien faire, dit le père : il n'y a que les paresseux. Veux-tu être officier, notaire, médecin, avocat ?

Choisis.

— Je suis sûre que tu es de l'avis de ta mère et que...

— Ne l'influence pas, interrompit le père. Qu'il choisisse librement. Que dirais-tu du métier militaire ? Officier avec un plumet.

— Ne l'influence pas non plus, toi, dit la mère. Il préfère être notaire, n'est-ce pas, mon chéri ?

L'enfant restait songeur.

— Réfléchis, dit le père. Quels sont tes intentions ?

— Eh bien, dit l'enfant, je veux avoir des bottes.

— Je savais bien ! s'écria le père, radieux ; il portera des culottes ; il sera officier avec un grand sabre.

— Pas de sabre, dit l'enfant.

— Il ne veut pas être militaire, dit la mère.

— Je veux avoir de grandes bottes.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la mère, il veut être gendarme !

— Tu veux entrer dans la gendarmerie ? interrogea le père.

— Non, dit l'enfant.

— Explique-toi.

— Je n'ose pas.

— On ne te contrariera pas mon enfant, dit la mère ; parle sans crainte.

— Eh bien...

— Tu veux ?

— Je veux...

— Quoi ?

— Être vidangeur !

Eugène FOURRIER.

JUSTICE BOURGEOISE

M. Magnaud, président du tribunal de Château-Thierry, a tout récemment prononcé un jugement par lequel se trouve exactement appliqué l'article 1135 du Code civil, ainsi conçu : « Quiconque cause un dommage à autrui est tenu de le réparer. »

Je ne réponds que stricte justice soit rendue, mais ce que je trouve profondément triste c'est qu'il soit nécessaire de faire de la publicité à cet acte, c'est l'enthousiasme qu'il soulève chez les malheureux qui ne trouvent, le plus souvent, que des ennemis dans les prétoires, c'est l'approbation que lui donneront publiquement tous les gens de cœur ; car on ne proclame la grandeur d'un acte, on ne s'en enthousiasme, on n'en souligne hautement la beauté que s'il est une rareté.

Or, les jugements du président Magnaud ne sont généralement que des sentences justes, dans la plus complète acceptation de ce qualificatif, et sans aucune exagération, sans aucune prétention au sublime.

C'est pourquoi, n'étant que la conséquence logique des sentiments de justice, d'humanité et de saine morale sur lesquels doit s'appuyer la conscience d'un magistrat, ils devraient passer inaperçus dans la foule des jugements absolument semblables de tous les tribunaux de notre pays... et du monde.

Si on les remarque c'est qu'ils sont l'exception en fait, alors qu'ils devraient régulièrement être la généralité ; et comme ils ne constituent que la stricte interprétation de la justice, c'est donc la justice qui est l'exception en France, et les serviteurs intéressés de la bourgeoisie, drapés dans leur robe bordée d'hermine, ne commettent généralement que de flagrants délits de justice.

Il est d'ailleurs souverainement ridicule de parler de justice dans un régime bourgeois qui est la consécration de toutes les injustices et le milieu producteur de toutes les iniquités sociales,

NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

L'INVASION DU CAP

La situation — Les conséquences de la lutte.

Le *Journal des Débats*, sympathique aux Boers, publie l'article suivant que nous reproduisons à titre documentaire :

L'invasion de la colonie du Cap par les Boers inspire des mouvements d'opinion bien hétiis. Telle est la panique de ces porteurs de mines d'or, qui semblent croire qu'une prolongation de la guerre peut faire disparaître leurs conglomérats et tomber à rien la valeur de leurs propriétés. Telle est surtout la littérature échauffée à laquelle certains écrivains se laissent aller. Avant de dra utiliser ainsi les choses, comme capitaliste ou comme littérateur, il faudrait cependant savoir quel est leur véritable caractère et ce n'est pas commode avec le mutisme télégraphique de lord Kitchener. Le mouvement des Boers vers le Sud peut-être un joli raid sans résultats, une pierre de moucheron exaspérante, mais sans grand effet, ou bien le commencement de quelque chose de fort grave.

Il sera l'un ou l'autre, selon l'attitude des Afrikanders. Mais jusqu'ici, rien ne nous indique ce que feront ces derniers. On ne saurait raisonnablement du silence gardé par lord Kitchener, conclure comme d'aucuns le font à une révolte sérieuse des Hollandais du Cap ; le nouveau général saime anglais n'aime pas plus les journalistes dans l'Afrique du Sud qu'il ne les a aimés au Soudan; il trouve inutile qu'ils publient ses duretés aux vaincus, ses échecs, ou même prématurément ses victoires. Le mutisme systématique de ce silencieux permet toutes les suppositions mais n'en justifie aucune.

Certes, lord Kitchener doit passer en ce moment par de vives inquiétudes. Avec le gros de ses forces, il se trouve à des centaines de kilomètres au nord des points où Pretoriani menace ses lignes de communication, les autres qui apportent sans cesse la vie à son armée de 200,000 hommes, incapable de trouver sa subsistance dans les maigres campagnes de Weldt.

Ces Boers qui opèrent dans le Sud n'ont pas d'armée sérieuse devant eux : leur importantes militaires auxquelles on se livre au Cap le prouvent assez. Ils se meuvent dans la région la plus inextricable peut-être de l'Afrique du Sud, le karoo, brousse immense semée de rochers, et s'appuient aux rares fermes d'éleveurs de chèvres, tous Hollandais, c'est-à-dire amis des envahisseurs. Ces derniers trouvent partout une aide discrète à l'aventure patriotique du second, mais il y regardera à deux fois avant d'y prendre une part directe. Il est à croire que les hésitations des Afrikanders, surtout de ceux des riches districts du Sud, donneront le temps aux Anglais de parer ce coup dangereux.

Cela ne veut pas dire d'ailleurs que le raid des Boers n'aura pas eu de résultats. On peut croire qu'il produira celui de prolonger la guerre.

Mais le raid des Boers aura encore un autre effet plus lointain, celui d'accentuer sans doute, le mouvement d'agissement qui se dessinait depuis quelque temps en Angleterre.

Nous avions déjà pu constater que l'impérialisme organisateur de lord Rosebery reprenait le dessus sur l'impérialisme agressif et conquérant de M. Chamberlain. Hier, on annonçait que le « Daily News », revenant à ses couleurs anciennes, allait encore plus loin et se rapprochait de l'opinion de sir William Harcourt.

Tout en se montrant admirablement tenaces en présence des dernières difficultés qu'ils ont rencontrées, les Anglais semblent avoir profité de leur dernière expérience, qu'ils ont eu, d'ailleurs, bien de la chance de ne pas tenter avec une puissance moins locale que celle des Boers.

La durée incroyable de la résistance de ces braves gens n'aura pas seulement, ainsi que l'annonçait il y a quatre mois le vieux Kruger, étonné le monde, elle l'aura encore délivré d'un grave souci en exerçant une influence indirecte mais déjà très sensible sur les allures de l'impérialisme britannique.

VILES MANŒUVRES ANGLAISES

Pièges déjoués

Le public européen a dû se demander comment les Boers, isolés en quelque sorte du reste du monde, aient pour ne pas être dupes des mensonges mis en circulation par les Anglais pour arriver à les décourager.

Il paraît que le public doit se rassurer. Voici en effet ce qu'a dit à ce sujet un Burgher bien informé à un de nos confrères le *Petit Bleu* de Bruxelles :

—Les généraux anglais s'évertuent à tromper les Boers, non seulement sur les événements d'Europe, mais même sur les événements d'Afrique. Ainsi, ils ont plus d'une fois tenté de faire croire aux commandants de l'Orange, qu'ils avaient que Botha venait d'être capturé ou de capituler ; aux Boers du Transvaal que le président Steijn s'était rendu ou que De Wet était tué ; que tel ou tel commandant boer venait de subir quelque échec.

Jamais, ils ne réussirent à faire impression.

Les Boers n'en croient que leurs propres yeux ou leurs propres oreilles. Ils ont organisé de commandos en commandos un service d'estafettes galopant treize, quatorze, quinze heures par jour, et qui, de relai en relai, transmettent de commandos en commandos tous les faits de guerre intéressants. Et ces messagers, en langage conventionnel, font seuls foi. C'est un système de communications assez pénible et assez lent ; mais il nous préserve de toute mystification.

En souriant, le Burgher d'ajouter :

Voici, du reste, une anecdote dont je vous certifie l'exactitude et qui représente très exactement le degré de croyance que rencontrent auprès des nôtres les inventions de l'ennemi :

Un des Boers de Cronje, fait prisonnier à Paardeberg, eut à subir les mécaniques et ironiques plaisanteries d'un soldat anglais.

— Eh bien ! pleux Boer, lui disait Tommy, vous voilà entre nos mains, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Et votre Bible ? Qu'en dites-vous de votre amie, la Bible ? Elle ne vous a pas sauvé, hein ?

Le Boer ne répondit pas.

— Voyons. Vous n'y croyez probablement plus à votre Bible ? Avouez-le.

Le Boer parut réfléchir, puis, relevant la tête :

— Eh bien ! non, je n'y crois plus, à la Bible !

— Ah ! ah ! fit tranquillement Tommy, qui se frottait les mains.

— Mais, avec sérieux, reprit tranquillement le soldat de Cronje. La Bible m'avait toujours induit à croire que le plus grand menteur du monde était Ananie, l'époux de Saphira, que l'apôtre Pierre foudroya, pour le punir de ses audacieux accroc à la vérité. Mais je sais aujourd'hui qu'elle se trompait, la Bible... Le plus grand menteur du monde, c'est... l'Anglais.

FEUILLETON DU 8 JANVIER. — 62

GERMINAL

PAR

Emile ZOLA

CINQUIÈME PARTIE

— Embrasse-moi.

Il l'embrassa, il se coucha près d'elle, en attendant qu'elle pût marcher.

— Vois-tu, reprit-elle, tu avais tort de crier là-bas, car je n'en pouvais plus, vrai ! Dans la taille encore, vous avez encore moins chaud ; mais si tu savais comme on cuit, au fond de la voie !

— Bien sûr ! répondit-il, on serait mieux sous les arbres... Tu as du mal dans ce chantier, ça je m'en doute, ma pauvre fille.

Elle fut si touchée de l'entendre en convenir, qu'elle fit la vaillante.

— Oh ! c'est une mauvaise disposition. Puis, aujourd'hui, l'air empoisonné... Mais tu verras, tout à l'heure, si je suis une couleuvre. Quand il faut travailler, on travaille, n'est-ce pas ? Moi, j'y crèverais plutôt que de lâcher.

Il y eut un silence. Lui, la tenait d'un bras à la taille, en la serrant contre sa poitrine, pour l'empêcher d'attraper du mal. Elle, bien qu'elle se sentît à la force de retourner au chantier, s'oubliait avec délices.

— Seulement, continua-t-elle très bas, je voudrais bien que tu fusses plus gentil... Oui, on est si content, quand on s'aime un peu.

Et elle se mit à pleurer doucement.

— Mais je t'aime, cria-t-il, puisque je t'ai prise avec moi.

Elle ne répondit que d'un hochement de tête. Souvent, il y avait des hommes qui prenaient des femmes, pour les avoir, en se fichant de leur bonheur à elles. Ses larmes coulaient plus chaudes, cela la désespérait maintenant, de songer à la bonne vie qu'elle mènerait, si elle était tombée sur un autre garçon, dont elle aurait senti toujours le bras passé ainsi à sa taille. Un autre ? et l'image vague de cet autre se dressait dans sa grosse émotion. Mais c'était fini, elle n'avait plus que le désir de vivre jusqu'au bout avec celui-là, s'il voulait seulement ne pas la bousculer si fort.

— Alors, dit-elle, tâche donc d'être comme ça de temps en temps.

Des sanglots lui coupèrent la parole, et il l'embrassa de nouveau.

— Es-tu bête !... Tiens ! je jure d'être gentil. On n'est pas plus méchant qu'un autre, va !

Elle le regardait, elle recommençait à sourire dans ses larmes. Peut-être qu'il avait raison, on n'en rencontrait guère, des femmes heureuses. Puis, bien qu'elle se défiât de son serment, elle s'abandonnait à la joie de le voir aimable. Mon Dieu ! si cela avait pu durer ! Tous deux s'étaient repris ; et comme ils se serraient d'une longue étreinte, des pas les firent se mettre debout. Trois camarades, qui les avaient vus passer, arrivaient pour savoir.

On recartit ensemble. Il était très de dix heures, et l'on déjeuna dans un coin frais, avant de se remettre à suer au fond de la taille. Mais ils achevaient la double tartine de leur briquet, ils allaient boire une gorgée de café à leur gourde, lorsqu'une rumeur, venue des chantiers lointains, les inquiéta. Quoi donc ? était-ce un accident encore. Ils se levèrent, ils coururent. Des haveurs, des herscheuses, des galibots les croisaient à chaque instant : et aucun ne savait, tous criaient, ça devait être un grand malheur. Peu à peu, la mine entière s'effarait, des ombres affolées débouchaient des galeries, les lanternes dansaient, filaient dans les ténèbres. Ou était-ce ! pourquoi ne le disait-on pas ?

Tout d'un coup, un porion passa en criant :

— On coupe les câbles ! on coupe les câbles !

Alors, la panique souffla. Ce fut un galop furieux au travers des voies obscures. Les têtes se perdaient. A propos de quoi coupait-on les câbles ? et qui les coupait, lorsque les hommes étaient au fond ? Cela paraissait monstrueux.

Mais la voix d'un autre porion éclata, puis se perdit.

— Ceux de Montsou coupent les cables ! Que tout le monde sorte !

Quand il eut compris, Chaval arrêta net Catherine. L'idée qu'il rencontrerait là-haut ceux de Montsou, s'il sortait, lui engourdissait les jambes. Elle était donc venue, cette bande qu'il croyait aux mains des gendarmes ! Un instant, il songea à rebrousser chemin et à remonter par Gaston-Marie ; mais la manœuvre ne s'y faisait plus. Il jurait, hésitant, cachant sa peur, répétant que c'était bête de courir comme ça. On n'allait pas les laisser au fond, peut-être !

La voix du porion retentit de nouveau, se rapprocha.

— Que tout le monde sorte ! Aux échelles ! aux échelles !

Et Chaval fut emporté avec les camarades. Il bouscula Catherine, il l'accusa de ne pas courir assez fort. Elle voulait donc qu'ils restassent seuls dans la fosse, à crever de faim ? car les brigands de Montsou étaient capables de casser les échelles, sans attendre que le monde fut sorti. Cette supposition abominable acheva de les détraquer tous, il n'y eut plus, le long des galeries, qu'une débandade enragée, une course de fous à qui arriverait le premier, pour remonter avant les autres.

Des hommes criaient que les échelles étaient cassées, que personne ne sortirait. Et, quand ils commencèrent à déboucher par groupes épouvantés dans la salle d'accrochage, ce fut un véritable engouffrement : ils se jetaient vers le puits, ils s'écrasaient à l'étroite porte du goyot des échelles ; tandis qu'un vieux palefrenier, qui venait prudemment de faire rentrer les chevaux à l'écurie, les regardait d'un air de dédaigneuse insouciance, habitué aux nuits passées dans la fosse, certain qu'on le tirerait toujours de là.

— Nom de Dieu ! veux-tu monter devant moi ! dit Chaval à Catherine. Au moins, je te tiendrai, si tu tombes.

Ahurie, suffoquée par cette course de trois kilomètres qui l'avait encore une fois trempée de sueur, elle s'abandonnait sans comprendre, aux remous de la foule. Alors, il la tira par le bras, à le briser ; et elle jeta une plainte, ses larmes jaillirent : déjà il oubliait son serment, jamais elle ne serait heureuse.

— Passe donc ! hurla-t-il.

Mais il lui faisait trop peur. Si elle montait devant lui, tout le temps il la brutaliserait. Aussi, résistait-elle, pendant que le flot éperdu des camarades les repoussait de côté. Les filtrations du puits tombaient à grosses gouttes, et le plancher de l'accrochage, ébranlé par le piétinement, tremblait au-dessus du bougnou, du puisard vaseux, profond de dix mètres. Justement, c'était à Jean-Bart, deux ans plus tôt, qu'un terrible accident, la rupture d'un câble, avait culbuté la cage au fond du bougnou, dans lequel deux hommes s'étaient noyés. Et tous y songeaient, on allait tous y rester, si l'on s'entassait sur les planches.

— Sacrée tête de pioche ! cria Chaval, crève donc, je serai débarrassé !

Il monta, et elle le suivit.

Du fond au jour, il y avait cent deux échelles, d'environ sept mètres, posées chacune sur un étroit palier qui tenait la largeur du goyot, et dans lequel un trou carré permettait à peine le passage des épaules. C'était comme une cheminée plate, de sept cents mètres de hauteur, entre la paroi du puits et la cloison du compartiment d'extraction, un boyau humide, noir et sans fin, où les échelles se superposaient, presque droites, par étages réguliers. Il fallait vingt-cinq centimes à un homme solide pour gravir cette colonne géante. D'ailleurs, le goyot ne servait plus que dans les cas de catastrophe.

Catherine, d'abord, monta gaillardement. Ses pieds nus étaient faits à l'escaillage tranchant des voies et ne souffraient pas des échelons carrés, recouverts d'une tringle de fer qui empêchait l'usure, ses mains durcies par le roulage, empoignaient sans fatigue les montants, trop gros pour elles. Et même cela l'occupait, la sortait de son chagrin, cette montée imprévue, ce long serpent d'hommes se coulant, se hissant, trois par échelle, si bien que la tête déboucherait au jour, lorsque la queue traînerait encore sur le bougnou. On n'en était pas là, les premiers devaient se trouver à peine au tiers du puits. Personne ne parlait plus, seuls les pieds roulaient avec un bruit sourd ; tandis que les lampes, pareilles à des étoiles voyageuses, s'espaçaient de bas en haut, en une ligne toujours grandissante.

Derrière elle, Catherine entendit un galibot compter les échelles. Cela lui donna l'idée de les compter aussi. On en avait déjà monté quinze, et l'on arrivait à un accrochage. Mais, au même instant, elle se heurta dans les jambes de Chaval. Il jura, en lui criant de faire attention. De proche en proche, toute la colonne s'arrêtait, s'immobilisait. Quoi donc ? que se passait-il donc ? et chacun retrouvait sa voix pour questionner et s'épouvanter. L'angoisse augmentait depuis le fond, l'inconnu de là-haut les étranglait davantage, à mesure qu'ils se rapprochaient du jour. Quelqu'un annonça qu'il fallait redescendre, que les échelles étaient cassées. C'était la préoccupation de tous, la peur de se trouver devant le vide. Une autre explication descendit de bouche en bouche, l'accident d'un haveur glissé d'un échelon. On ne savait au juste, des cris empêchaient d'entendre, est-ce qu'on allait coucher là ? Enfin, sans qu'on fût mieux renseigné, la montée reprit, du même mouvement lent et pénible, au milieu du roulement des pieds et de la danse des lampes. Ce serait pour plus haut, bien sûr, les échelles cassées.

(A suivre)